

Tout va bien. Le fond de l'air est doux, il fait un temps extraordinaire, pour la saison. On pourrait presque prendre des bains de soleil, allongé sur l'herbe grasse encombrée de feuilles mortes au Parc de la Boverie, sur les berges de la Meuse. Les terrasses sont noires de monde, les consommateurs consomment ou se contentent, misérablement, de lécher les vitrines, ce que je trouve parfaitement trivial et dégoûtant. Mais enfin, il faut bien passer le temps, n'est-ce pas ? Et après une semaine de boulot, on peut bien souffler un peu et se laisser aller. Ces jours dernier, je peux bien vous le dire, j'ai moi-même été fort occupé à de menus travaux, comme, par exemple et entre-autres, de me débarrasser d'une table, qu'il m'a fallu démonter à la manière IKEA, d'où elle venait et mettre aux encombrants et donc, dans un premier temps, sur le trottoir en bas de chez moi. Le croirez vous ? Dix minutes plus tard, me penchant à la fenêtre de mon premier étage, j'ai pu constater qu'elle avait disparu ! Faut dire que j'avais bien fait les choses. Un petit papier pour dire qu'elle était à emporter, un petit schéma explicatif pour le montage, les huit vis et le petit bazar pour les faire tourner dans un sens ou dans l'autre dans un sachet de plastique. Je suis bien content de savoir que ce truc, dont j'avais hérité, puisse faire le bonheur d'une petite famille sans le sou. Quant aux quatre chaises qui allaient avec, elles sont maintenant chez un ami de mon charmant voisin d'en dessous, Lionel, qui est sorti de chez lui, m'entendant aller et venir avec le soutien désintéressé du minuscule ascenseur, pour me proposer de me donner un coup de main. C'est à cette occasion qu'il m'a glissé que les chaises feraient peut-être l'affaire d'un pote à lui. Et elles le font ! Et j'en suis tout aussi content ! Et maintenant que je vous parle de ça, c'est quand même pas mal d'avoir des choses en trop, et que d'autres, qui ont des choses en moins, puissent en profiter. Et tout ça sans devoir faire intervenir la plus petite pièce de monnaie. Vive le troc, nom de dieu ! Et tenez, à propos de dieu... vous n'êtes pas sans savoir que les locaux des olibrius de Charlie-Hebdo ont été un peu incendiés, la semaine dernière, à la suite de la sortie d'un numéro spécial où les garnements s'en prenaient au prophète; pour du rire, évidemment, sans méchanceté ou à peine, juste ce qu'il fallait. Mes amis croyants me permettront, j'espère, de mettre mon grain de sel – ou de poivre, ou de sable, je ne sais plus – dans cette affaire. J'ai juste envie de leur dire ceci, très gentiment, sans agressivité ni gros mots; comme qui dirait, entre personnes raisonnables et bien élevées. Amis et néanmoins camarades croyants, vous croyez et je ne crois pas. Vous vénerez, chacun à votre façon et selon les rites en usages dans vos religions respectives, telle figure extraordinaire dont vous êtes persuadés qu'elle tire les ficelles de l'Univers depuis la création et que vous lui devez respect, dévotion, adoration, obéissance, soumission, ablutions, mortifications et autres résolutions; comme de manger ceci et pas cela, de jeûner pendant une période donnée, de cacher vos femmes et de regarder les nôtres et surtout les miennes, de faire vos prières, debout, à genoux, assis, à plat-ventre sans les chaussures, de vous cogner la tête sur un mur de Jérusalem en psalmodiant des litanies, de faire le signe de la croix quand ça se présente, ou encore, chez mes amis protestants, de bénir le travail et maudire la paresse, mère de toutes les turpitudes et je m'y connais ! puisque moi, je ne crois pas. Que je ne peux ni ne veux croire tout cela que vous croyez au point et avec une telle ferveur, parfois, qu'elle en devient ou peut en devenir criminelle, cela s'est vu. Moi, en tout cas, je n'en veux pas à votre foi, ni à vos engagements. Mais je conçois et je crois qu'il est légitime que l'on puisse les critiquer, s'en moquer et en rire quand ils débordent de la sphère privée, là où est leur place. Je ne vois pas que les croisades, les bûchers, les bombes, les anathèmes, les punitions de toutes sortes servent vraiment les desseins des Divinités. Ou alors, j'ai toutes les raisons de m'en défier; comme de tant d'autres tyrannies...

*Le 13 novembre 2011, Jean-Pierre Léon Collignon*

Vous savez quoi ? Je trouve tout de même qu'ils exagèrent, les marchés; toutes les formes de marchés. A propos desquels j'ai

trouvé cette jolie formule d'un certain Charles Lindholm qui dit ceci des rapports entre les États et les marchés : «Si le système de marché est une danse, c'est l'État qui fournit la piste et l'orchestre»... le brave homme omet seulement de faire la plus minuscule allusion aux danseurs sans lesquels, c'est pourtant une évidence, il n'y a aucune raison d'organiser le moindre petit bal. Pour ce qui est de la danse, on pourra imaginer tout ce qu'on voudra; valse lente, valse triste, tango langoureux, fox-trot ou boogie-woogie endiablé, de toute les manières, les marchés nous entraînent où et comme ils le veulent, et nous pouvons bien danser sur notre tête ils n'en font qu'à la leur, de tête, ces satanés marchés. Voyez comment le clown Berlusconi s'est vu déboulonner sous les huées et les injures de la foule romaine. Laquelle n'avait pas joué le moindre rôle dans la sortie précipitée et honteuse du personnage. Ce sont «les marchés», par le truchement de la paire Sarkozi-Merkel, qui ont eu raison du bouffon qui, il n'y a pas si longtemps encore, était reçu à bras ouverts par tout ce qui compte comme pitres et larbins, dans ce machin qu'on appelle l'Europe. Pareillement, le pauvre Papandréou, humilié et largué comme un malpropre, a cédé la place à un successeur qu'aucun suffrage n'a désigné. Voici donc où nous en sommes de cette démocratie dont on nous rabat les oreilles à longueur d'éditoriaux dans les gazettes aux ordres. Et l'État, pour en revenir à la formule du distingué économiste, fournit aujourd'hui aux marchés bien plus que la piste et l'orchestre; il leur offre, pieds et poings liés, les foules de gueux déboussolés, paniqués et pressurisés par les plans de rigueur qui passent de pays en pays et qui sont censés faire revenir la sacrosainte croissance. La croissance, c'est fini ! Et je vais vous dire : tant mieux. Le meilleur coup à faire aux marchés c'est de leur faire savoir que leur croissance, on s'en fout. Je vais vous faire une confidence. Toutes les deux semaines, le jeudi matin, j'accompagne ma vieille maman, qui n'est plus très vaillante, dans une grande surface de la banlieue liégeoise. Une TRES grande surface. Maman a son taxi assuré, pour une somme modique, qui nous conduit et vient nous rechercher après les emplettes. A chaque fois, je me fais cette réflexion : mais nom d'une pipe, a-t-on vraiment besoin de ces interminables rangées de yaourts, de beurres allégés, de fromages, de charcuteries, de conserves de ceci ou de cela, des ces enfilades de petites culottes ou de chaussures ? D'autant que maman achète à peu près exactement les mêmes bazars à chaque fois et que bientôt, elle pourra rester sagement dans son petit appartement, son chien sur les genoux pendant je ferais ses courses les yeux fermés, ou presque. Je vais vous en faire une autre, de confidence. Mon petit repas du soir, quand Antoine n'est pas là et que je n'ai à me soucier que de moi, me coûte en moyenne de trois à cinq euros, boisson comprise. Parfois moins quand, par exemple, je me réchauffe une bonne soupe deux soirs de suite, avec un peu de pain. Je dis ça et je dis rien. Juste qu'il est parfaitement possible de ne pas tomber dans le piège qui nous a été tendu et qui consistait – et consiste encore – à nous dire qu'hors les misérables activités de porteurs de marchandises que nous sommes devenus, il n'était pas de salut. On commence à savoir, enfin, à qui profitait et profite toujours davantage encore cette rage triviale qui a fait de ce monde cette chose parmi les choses. Ce fameux 1 % de la population mondiale dont certains représentants en sont à acheter des milliers d'hectares de territoire en Australie, en Argentine et ailleurs pour y édifier des villes rien que pour eux, protégées par des barbelés et des milices privées. Les milliardaires se mettent ainsi à l'abri de la populace mondialisée qui, peur eux, peut bien disparaître d'une manière ou d'une autre – famine généralisée, guerre nucléaire ou épidémie de ceci ou de cela – puisqu'elle en est, pour les plus chanceux, à commencer de cultiver ici et là des petits bouts de jardin pour en faire des potagers et tenter d'en sortir par leurs propres moyens. Quant aux autres, il faudra bien qu'ils se trouvent d'autres façons de se débrouiller...

*Le 20 novembre 201, Jean-Pierre Léon Collignon*